



à autre, quelques très maigres informations sur les combats du régiment.

Le 17 juin vers midi, j'ai entendu avec mes parents l'allocution radiodiffusée du maréchal PETAIN dont je retiendrai « *je fais à la France le don de ma personne* » et « *je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat* ». Ce fut la stupéfaction, l'accablement et la tristesse qui envahirent ma famille. Pendant la demi-journée et le lendemain, je ne cessais de ruminer vengeance, de penser qu'il ne fallait pas déposer les armes, mais sans aucune idée bien précise sur la conduite à tenir.

Le lendemain 18 juin dans la soirée, le général de GAULLE lance son célèbre appel historique invitant tous les français à s'unir et à se joindre à lui dans la lutte pour libérer la France; il annonce aussi qu'il continuera à parler à la radio de Londres. Cet appel me sera rapporté quelques jours plus tard par mes amis. Tout comme celui qui suivra le 22 juin et qui circulera de la main à la main, émanant certainement de réseaux inconnus à l'époque.

Pour moi, un général parlant de Londres et s'adressant à tous les français, plutôt qu'au gouvernement du maréchal PETAIN, m'a marqué. Une phrase de son texte a résonné dans ma tête et me poursuit encore : « *La France a perdu une bataille, mais la France n'a pas perdu la guerre !* ». Tout de suite, j'ai adhéré à la cause de cet officier général, en me disant qu'il avait raison et qu'il ne fallait pas accepter une défaite pareille. Mon père, avec qui j'en discutais longuement, partageait le même sentiment. Les rencontres avec mes amis d'Ajaccio se multiplient, les discussions sont vives et enthousiastes car nous poursuivions le même idéal : il faut continuer la lutte et, surtout, pour nous autres Corses, ne pas vivre l'occupation de l'île par les italiens dont nous connaissons les ambitions d'annexion. Pour mémoire, le jour où l'armée italienne débarquera officiellement en Corse, très exactement le 11 novembre 1942, j'étais alors au Maroc, engagé volontaire dans les tirailleurs marocains. J'ajoute même que c'est moi qui débarquerai en Italie les armes à la main, en novembre 1943 à Naples, et qui défilerais en vainqueur avec mon régiment à Rome le 11 juin 1944 puis à Sienne le 14 juillet et à Florence ensuite. Mais ceci est une autre histoire.

#### La réaction à l'appel

Avec mes amis d'Ajaccio, les conversations continuent, les idées ne manquent pas mais la mise en pratique s'avère toujours chimérique. L'obsession de voir la Corse occupée par les italiens nous est aussi insupportable que les directives du maréchal qui refuse le combat. A l'automne 1940, la Corse s'installe confortablement dans le régime de Vichy. La Légion française des combattants (LFC) pétainiste, bientôt suivie par le service d'ordre légionnaire (SOL) du maréchal s'implantent et veillent, les administrations font allégeance au pouvoir central, et l'on sait aussi que des agents secrets italiens appartenant à l'OVRA, la gestapo de MUSSOLINI, sont déjà présents dans l'île depuis la capitulation française du 22 juin.

Dans mon groupe de lycéens, l'idée de renouveler le serment prononcé à Bastia en 1938, pour marquer l'attachement indéfectible de la Corse à la France est lancée. Elle séduit tout le monde et sa préparation occupe toutes nos réunions.

Vers la fin septembre, ou au début d'octobre 1940, nous étions une cinquantaine devant le Monument aux morts d'Ajaccio. L'un de nous prononça, à très haute voix, le célèbre serment que je me permets de rappeler : « *Face au monde, de toute notre âme, sur nos gloires, sur nos tombes, sur nos berceaux, nous jurons de vivre et de mourir français* ». L'attroupement est vite remarqué par des policiers qui interviennent, repèrent quelques uns des nôtres, mais nous réussissons à nous égarer dans les rues d'Ajaccio. L'événement sera néanmoins signalé à la préfecture.

Le soir même, mon père est discrètement prévenu par le commissaire de police qui, le connaissant bien, lui enjoindra de me faire partir car mon nom est cité dans le rapport des policiers qui va être transmis à l'OVRA italienne.

Le lendemain matin je suis à la gare de Mezzana, prends le premier train pour Bastia où j'embarque à destination de Marseille. Arrivé sur place, je rejoins le camp de Saint Marthe où sont regroupés les jeunes gens désireux de s'engager dans l'Armée d'Afrique. Quelques jours plus tard, à bord du « Gouverneur général Chanzy » nous arrivons à Alger, puis sommes dirigés par voie ferrée vers le Maroc. C'est à Casablanca, que le 1<sup>er</sup> janvier 1941 je signe un engagement pour deux ans au titre du 6<sup>e</sup> Régiment de tirailleurs marocains. J'avais alors 18 ans. L'instruction de base est dure. Mais comme les territoires de l'Algérie, de la Tunisie et du Maroc sont restés très fidèles au régime de Vichy, c'est la vie du temps de paix qui prévaut. Le désir de combattre ne me quitte toujours pas. Plusieurs de mes camarades tirailleurs, corses, continentaux ou pieds-noirs, sont dans le même état d'esprit. Nous avons connaissance, mais sans plus, des combats des Forces Françaises libres du général de GAULLE en Afrique, en Lybie, en Egypte. Nous avons aussi entendu parler de la victoire de Koufra en mars 1941, de la bataille de Bir-Hakeim en juin 1942, mais ces français qui continuent le combat contre les allemands sont considérés comme des dissidents par la plupart de nos chefs hiérarchiques. Si bien que, lors du débarquement des américains en Afrique du Nord en novembre 1942, je m'étais juré de ne pas tirer un seul coup de feu si l'ordre de m'y opposer m'était donné. Heureusement, mon régiment n'a pas eu à intervenir.

#### Tentative pour rejoindre la France Libre

Plus tard, en juin et juillet 1943, lorsque les Forces Françaises Libres, auréolées de gloire par leurs combats aux côtés des anglais, arriveront au Maroc, j'ai entrepris de les rejoindre avec trois camarades. Lors de mon premier contact avec un sous-officier de la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre, ce dernier me demanda de lui adresser d'abord tous les camarades volontaires pour rejoindre de GAULLE, et de rester temporairement au régiment pour faciliter les évasions. C'est ainsi qu'à de nombreuses reprises j'ai contribué au recrutement des Forces Françaises Libres. Ce qui était formellement interdit. Je le saurai à mes dépens car un jour, j'ai été découvert par mon lieutenant chef de section. Interrogé, j'ai nié toute implication. L'affaire était très grave, je me voyais déjà devant le Conseil de guerre, voire même fusillé. Puni d'arrêts de rigueur et mis au « trou », c'est-à-dire dans un trou individuel avec une simple toile de tente pour se protéger du soleil, l'officier me présente plusieurs jours après, au capitaine commandant la compagnie. Ce dernier était corse comme moi, mais originaire de Bonifacio. En présence du lieutenant, j'ai continué à nier formellement toute implication. Le capitaine ayant congédié

l'officier, m'interroge aussitôt en langue corse. J'avoue alors toute la vérité. Il téléphone tout de suite au colonel commandant le 6° RTM qui accepte de le recevoir sur le champ, et en ma compagnie.

Après une présentation réglementaire à haute et intelligible voix, devant le chef de corps qui m'interrogeait en présence du capitaine, je répondis au garde à vous « *Oui mon colonel, j'ai fait passer des tirailleurs chez les Français Libres. Nous nous sommes tous engagés pour combattre les allemands et libérer la France. Ici nous ne faisons rien* ». Le colonel me fit mettre au repos et, me tutoyant pour la première fois, me dit « *Sois tranquille, moi je te promets, ici, que tu n'auras pas à attendre longtemps pour aller au combat. Maintenant, tiens-toi tranquille* ». L'affaire s'arrêta là, je regagnai ma section et gardai les distances avec mon lieutenant. Je pense toujours que le capitaine et le colonel devaient être dans le même état d'esprit que moi. Peu après, courant mai et juin 1943, toute la 4° Division marocaine de montagne, commandée par le général SEVEZ, a été équipée en matériel et en tenues américaines à l'exception du casque qui resta français, mais sans la montre et le stylo que conservèrent les gradés. Le 20 novembre 1943, au milieu des 120 000 hommes du général JUIN, je débarquais à Naples en Italie. Ainsi, il m'aura fallu près de trois ans et demi pour répondre à l'appel lancé par le général de GAULLE en juin 1940.

La suite, je la résumerai à travers des noms qui vous sont bien connus : Cassino, Garigliano, Provence, vallée du Rhône, Vosges, Alsace pendant l'hiver 1944, puis l'Indochine de juillet 1945 à avril 1948, le Maroc, l'Algérie et enfin la Corse retrouvée en 1967 »

Pour conclure ce récit, ce que François SCARBONCHI oublie de nous dire, mais que je me permets de compléter, c'est qu'à travers les noms de batailles évoqués et les théâtres d'opérations cités, il y a toujours eu la guerre. Ce qu'il a su si bien faire, sans une égratignure, avec une baraka extraordinaire. Ses trois croix de guerre en sont le témoignage éclatant : 1939-45 avec deux citations à l'ordre de la division obtenues à Cassino et au Garigliano, l'Indochine avec une citation à l'ordre de l'armée et deux au corps d'armée, enfin l'Algérie avec une citation à l'ordre de la division. Si l'on y ajoute la Médaille militaire conférée à titre exceptionnel pour faits de guerre, la croix de chevalier de la Légion d'honneur, puis la rosette et enfin la cravate de commandeur, on découvre là, avec son ami le capitaine Paul ANDREUCCI également commandeur de la Légion d'honneur, l'une des deux plus grandes figures actuelles du monde combattant d'Ajaccio, mais aussi la plus discrète sur son passé. Ses titres de guerre sont suffisamment éloquents pour confirmer qu'il a été un homme d'action, autant par ses qualités physiques que par sa détermination face au danger. Ayant troqué l'étoile chérifienne des tirailleurs marocains pour l'ancre d'or des troupes coloniales en mai 1945, son parcours a toujours été lié au commandement direct des hommes, de chef de pièce de mortier en Italie à chef de groupe de voltigeurs en Alsace, puis de chef de section d'éclairage et enfin de combat en Indochine. Assurément, le capitaine François SCARBONCHI a participé, volontairement, à l'écriture d'une des pages les plus douloureuses, mais aussi les plus glorieuses de notre histoire. Pour les initiés, on ne peut qu'être admiratifs devant un tel parcours.

Lieutenant-colonel (h) Raoul PIOLI

Président de la Fédération régionale des anciens combattants  
de 1939-45, d'Indochine, d'Algérie et des opérations extérieures de la Corse.

Entretien réalisé le lundi 18 mai 2020 dans l'après-midi, au domicile du capitaine François SCARBONCHI, en compagnie de Jean-Claude GAMBINO, Délégué départemental du Souvenir Français pour la Corse du Sud, et de Marc MONFERRINI, président des Décors de la Légion d'honneur au péril de leur vie.



Extrait de la revue « **Opinion internationale** » en date du 15 août 2019

**opinion**  
INTERNATIONALE

**Le capitaine SCARBONCHI, un héros français**

Jeudi 15 août 2019

Opinion Internationale s'attache aux mémoires vivantes et parfois vives comme de la braise. Or la France entre dans une séquence mémorielle... Emmanuel Macron salue ce 15 août le débarquement de Provence il y a soixante-quinze ans, et samedi 17, il présidera une Cérémonie à l'occasion du 75<sup>ème</sup> anniversaire de la libération de Bormes-les-Mimosas.

De même, la Ville de Paris inaugurera le dimanche 25 août prochain le musée de la libération de Paris – musée du général Lederc – musée Jean Moulin place Denfert-Rochereau à Paris.

Le 3 septembre prochain, marquera aussi les quatre-vingt ans du discours de Mohammed V appelant les Marocains à se mobiliser au côté de la France qui venait d'entrer en guerre. A cette occasion, Opinion Internationale organisera avec M. Mustapha Laabid, le président du groupe d'amitié France – Maroc à l'Assemblée Nationale, une cérémonie d'hommage à ce grand discours jeudi 27 septembre 2019 à l'Assemblée Nationale.

Dans ce contexte mémoriel, voici le portrait émouvant de François Scarbonchi, un héros français qui a participé à la libération de la

France il y a soixante-quinze ans, écrit par son fils Michel Scarbonchi, ancien député européen et membre, au titre de « descendant », de l'Association des Anciens du 6<sup>ème</sup> Régiment de Tirailleurs Marocains (RTM).



1923 l'a vu naître dans son village de Cuttoli-Corticchiato. Il a grandi entre montagne et mer, entre village et Ajaccio.

Il a dix-huit ans quand, répondant à l'appel du Général de Gaulle, il met le feu à la représentation italienne à Ajaccio. Menacé d'être arrêté, son père le met sur un cargo en partance pour Marseille d'où il rejoindra Alger.

De là, en wagons à bestiaux, il arrive à Rabat. L'armée d'Afrique lui tend les bras. Il s'engage au 6<sup>ème</sup> régiment de tirailleurs marocains et commence avec le Corps Expéditionnaire Français (CEF) un périple de bravoure, de mort, de souffrance où résonnent, à travers la libération de l'Europe, ces noms célèbres qui s'appellent Cassino, Gangliano, Trepozzi, Santa Lucia, Poggio, Rome, débarquement de Provence, Rhône, Belfort, Vosges, Colmar, Rhin, Tübingen, Constance.

Sur tous les fronts, il se distingue par son courage aux côtés de ses frères de combats, de sang, de peur, maghrébins, bretons, basques, alsaciens, africains. Les balles sifflent, les obus éclatent, les hommes tombent, il avance. Il défi la mort... Elle ne veut pas de lui. Ainsi naît la légende. On surnomme l'enfant de Cuttoli « baraka ». François Scarbonchi est au premier plan.

1945, le Reich est tombé. Le nazisme et ses horreurs sont vaincus. Il retrouve sa Corse, sa famille, son village. Il repose son corps et son âme meurtris à l'ombre d'oliviers et de châtaigniers centenaires. Mais l'homme de guerre s'ennuie.

L'Indochine l'appelle. Son régiment ne part pas. Qu'importe ! Jeune sous-officier, il embarque en 1945 clandestinement sur le SS Andes, à Marseille, pour Hanoï. Découvert après 11 jours de traversée, il finira les 23 jours de mer restants, aux arrêts à fond de cale.

Un aide de camp du Général De Lattre de Tassigny avec qui il avait fait la campagne d'Italie le découvre, par hasard, à son arrivée au port, lui fait rendre galons et médailles et l'envoie faire ce qu'il sait faire : la guerre.

Pendant deux ans, à travers jungles et rizières, de Phu-Lienh à Nam Din en passant par le Song-Thana-Ha, il combattra les Vietcongs, se faisant encercler à Song-Ben-Co et Khetang et il tiendra 82 jours, au milieu de milliards de piastres, du bâtiment de la Banque d'Indochine durant le siège de Nam Dinh pour finir rapatrié sanitaire du haut de ses 40 Kg, en mars 1947.

La Corse l'accueille à nouveau et lui redonne sa santé perdue. En 1949, il s'en retourne au Maroc où bat pour lui le cœur de l'amour. Femme, enfants et commandement d'un Maghzen de l'armée royale marocaine, lui ouvre une nouvelle vie. Pendant sept années, à travers les campagnes de l'Atlas, à la tête de ses Moghazenis, il gagnera à nouveau le surnom de « trompe la mort ». Son charisme, sa maîtrise de la langue arabe, ses faits d'armes fascinent ses hommes qui, la nuit, dans les oasis, gardent sa tente.

Puis vient la guerre d'Algérie. Le lieutenant s'y retrouve à la tête de la SAS de Zemmorah et de la harka de Beni-Lalem (1) en Kabylie. Elle est exemplaire et De Gaulle la visite en juillet 1959 durant « la tournée des popotes » après qu'elle eut défilé sur les Champs-Élysées.

Lui, le gaulliste, comprend alors que la page va être tournée. Il pacifie une zone de 5000 Km<sup>2</sup> où les populations vivent en paix. Les fel-laghas le craignent et le respectent.

Au lendemain du putsch, pour sauver ses hommes du sort cruel qui les attend, il fait désertir ses 180 harkis. Sa carrière est brisée. Ses états de service le sauveront. Il sera muté au camp Lecocq, à Frejus, pour finir, comme capitaine, sa vie militaire. Le Président de la République, Charles de Gaulle, lui infligera alors en 1965, son dernier déchirement : la présentation du drapeau au Président de la République pendant les cérémonies du débarquement de Provence. L'officier républicain fera face à l'homme du 18 Juin avec un sentiment mêlé de respect et de désamour.

Cette Corse où il peut maintenant se retirer pour se donner enfin à sa famille, à son village, à ses racines. Mais qu'un problème se pose, qu'un conflit éclate et c'est lui que l'on vient voir, patriarche de mémoire et de paix, pour avis, conseils et décisions.



L'âge le rapproche de Dieu. Il a, à nouveau, revêtu l'uniforme. Celui de la Confrérie de la Sainte Croix de son village. Ce lieu de solidarité et de foi avec les plus démunis, c'est lui qui va l'animer, l'éclairer.

Alors, quand vous verrez quelque part en Corse dans une procession religieuse, le visage aux cheveux blancs d'un homme de 97 ans et que vous demanderez :

« Qui est cet homme ? », on vous répondra : « c'est le Capitaine ».

Photographie: Michel Scarbonchi - Ancien député européen et membre, au titre de « descendant », de l'Association des Anciens du 6<sup>ème</sup> Régiment de Tirailleurs Marocains (RTM).

(1) Tous les hommes de la harka de Beni-Lalem, région de Zemmorah, arrondissement de BBA, ont été massacrés. L'un d'eux, torturé, a crié aux gens de l'ALN : « Jusqu'à la dernière goutte de sang, nous sommes français, vous pouvez nous tuer, cela ne fera pas changer notre cœur. » Cette harka, célèbre dans la région pour son courage et son efficacité, était commandée par la riche et puissante famille des Boudache